

TEMPLON



ALIOUNE DIAGNE

LE MONDE, 30 mai 2026

Alioune Diagne peint l'Afrique d'aujourd'hui, entre panneaux solaires et cérémonies d'initiation

A la galerie Daniel Templon, l'artiste sénégalais expose des toiles tirées de la vie à l'est du pays, dans une zone où la modernité technique se conjugue avec les structures sociales et religieuses d'autrefois.



« La Première Ligne » (2025), d'Alioune Diagne. LAURENT EDELIN/TEMPLON

En 2024, à la Biennale de Venise, le peintre sénégalais Alioune Diagne, né en 1985, montrait une vaste composition de toiles accolées qui avaient pour sujets la réalité dakaroise d'aujourd'hui : jeunes désœuvrés aspirant à l'émigration, pêcheurs à la peine. Il le faisait dans son style particulier : des nuées de petits signes courbes colorés, synthèse d'écriture arabe et de néo-impressionnisme. Il faut de l'attention et un mouvement de va-et-vient du regard pour qu'apparaissent les figures. Sa nouvelle série présentée à la galerie parisienne Daniel Templon est exécutée dans la même langue visuelle et son sujet est, à nouveau, pris dans le quotidien.

Sauf que ce n'est plus celui de la ville, mais de villages situés dans la zone orientale limitrophe du Sénégal, frontalière de la Guinée, région de collines et de vallées. Là vivent les peuples Bassaris, les Bédiks, les Dialonkés et les Coniaguis. Leur situation géographique reculée leur a permis d'échapper à la traite négrière et ils ont opposé une résistance constante à l'islamisation, en s'appuyant au besoin sur le christianisme des missionnaires. Ils ont ainsi conservé les cérémonies d'initiation par classe d'âge et les rites liés à l'agriculture et ses rythmes saisonniers. Plusieurs fois, Diagne s'y est rendu et y a fait films et photos, à partir desquels il peint ce qu'il a vu.

Traditions anciennes maintenues

Ces communautés paysannes sont définitivement transformées par la modernisation technique, les panneaux solaires et les écrans. Pour autant, elles n'abandonnent pas leurs structures sociales et religieuses d'autrefois. Comme le tourisme n'atteint pas ces régions à l'écart, elles ne sont pas tombées dans le folklore à destination des touristes occidentaux, même si elles n'ignorent rien de cet Occident. Cette situation, Diagne la représente dans des scènes de genre, des portraits de groupe, des figures monumentales et une suite de cent plus petits portraits de femmes et d'hommes de tous âges et toutes conditions.

Les costumes, masques et cagoules des officiants côtoient les tee-shirts « made in China » et les signes vestimentaires traditionnels d'appartenance à l'un de ces peuples vont de pair avec les maillots de foot des clubs européens. Les téléphones portables sont là aussi, naturellement, et néanmoins les traditions anciennes se maintiennent. C'est l'Afrique d'aujourd'hui, celle de la mondialisation, mais c'est aussi, pour ce qu'il peut en demeurer, celle d'avant l'acculturation générale, celle d'avant la colonisation et les conversions forcées. Dans chaque toile, les signes de l'une et de l'autre Afrique se conjuguent, signes qu'il faut décrypter pour comprendre ce qui est en jeu ici.

Afin de démontrer l'exigence d'exactitude que Diagne s'impose, quelques brèves séquences des vidéos tournées par lui lors de ses séjours dans les villages accompagnent ses toiles. Ainsi son œuvre s'inscrit-elle dans le mouvement vers un nouveau réalisme pictural qui est l'une des tendances majeures de l'art actuel africain.

¶ « Saytu », Galerie Daniel Templon, 28, rue du Grenier-Saint-Lazare,
Paris, 3^e. Du mardi au samedi de 10 h à 19 h. Jusqu'au 18 juillet.

Philippe Dagen